

Evaluation de l'importance relative des activités et des milieux chez les Pygmées Batwa du territoire de Bikoro, Province de l'Équateur, en République Démocratique du Congo

[Assessment of importance of environment and activities in Batwa communities of Bikoro area, Democratic Republic of Congo]

Benjamin L. Mandjo¹, Jacques Paulus², and Dieudonné E. Musibono³

¹Assistant, Unité d'Écodéveloppement, Ethnobiologie et Savoirs endogènes, Département de l'Environnement, Faculté des sciences, Université de Kinshasa (UNIKIN), RD Congo

²Professeur émérite, Unité d'Écodéveloppement, Ethnobiologie et Savoirs endogènes, Département de l'Environnement, Faculté des sciences, Université de Kinshasa (UNIKIN), RD Congo

³Professeur ordinaire & Directeur du Groupe ERGS, Département de l'Environnement, Faculté des sciences, Université de Kinshasa (UNIKIN), RD Congo

Copyright © 2015 ISSR Journals. This is an open access article distributed under the *Creative Commons Attribution License*, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original work is properly cited.

ABSTRACT: This study aims to assess of importance of different environments (forest, river, planting, fallow, town and village) and categories of use and activities (fishing, hunting, pharmacopoeia, construction, ritual, food, tools and firewood) for the Batwa and Bantu living in Bikoro area. The interest of this study is to provide a comprehensive diagnosis that reflects the priorities and what is important from the perspective of forest people. To do so, comparative and synchronic study among the Bantu and Batwa in Iyanda and Moheli were conducted, two area in Lake Ntomba sector. Stones Distribution Method is applied to (SDM) methodology developed by CIFOR. So we thought that farming practice is likely to involve a reduction in the use of wild plants, the results of this study show that forests today still hold an important place in the daily lives of Batwa but also in that of their non-Pygmy neighbors. And that, including food: mushrooms and fruits are significant food supplements, which allow a more varied diet with the seasons. However, today, after a relatively old settlement and a long coexistence with non-pygmy, agriculture is also a priority.

KEYWORDS: ethnoecology, assessment, importance of the environment, agriculture, Batwa pygmies, Bikoro.

RÉSUMÉ: À l'origine chasseurs-cueilleurs semi-nomades, les Pygmées Batwa du territoire de Bikoro vivent aujourd'hui dans des villages en bordure de route où ils cohabitent avec des groupes ethniques bantou (Ntomba, Ekonda et Nkundo). Ils pratiquant désormais une agriculture comparable à celle des agriculteurs non-pygmy, offre un cadre intéressant pour évaluer l'évolution actuelle de système de valeurs. Cette étude a pour objectif d'évaluer l'importance relative de différents milieux (forêt, rivière, plantation, jachère, ville et village) et des catégories d'usage et activités (pêche, chasse, pharmacopée, construction, rituel, alimentation, outils et bois de feu). Pour se faire, on a mené une étude comparative et synchronique parmi les Batwa et bantou d'Iyanda et de Moheli, deux localités du territoire de Bikoro. On a appliqué la Méthode de Distribution de Cailloux (MDC), méthodologie développée par le CIFOR. Alors qu'on pensait que la pratique de l'agriculture est susceptible d'impliquer une diminution de l'usage des plantes sauvages, les résultats de cette étude montrent que les forêts tiennent encore aujourd'hui une place importante dans la vie quotidienne des Batwa, mais aussi dans celle de leurs voisins non-pygmy. Et cela, notamment pour l'alimentation : les champignons et les fruits sont des compléments de nourriture non négligeables, qui permettent un régime alimentaire plus varié selon les saisons. Néanmoins, aujourd'hui, après une sédentarisation relativement ancienne et une cohabitation longue avec les non-pygmy, l'agriculture constitue

également une de leurs priorités. Les perceptions liées à la forêt se voient remodelées, en opérant une dichotomie entre le monde du village et celui de la forêt.

MOTS-CLEFS: ethnoécologie, évaluation, importance des milieux, agriculture, pygmées batwa, Bikoro.

1 INTRODUCTION

Les études en ethnoécologie s'attachent à étudier et comprendre les interactions entre les connaissances et les pratiques relatives à l'environnement au sein des contextes sociaux, environnementaux, économiques et symboliques à l'intérieur desquels ils agissent et interagissent. Elles appréhendent la dynamique des savoirs et des pratiques naturalistes locaux en ne considérant pas ces corpus de savoirs comme des entités figées, mais qui s'alimentent d'apports extérieurs redéfinis dans le cadre de la communauté en empruntant des mécanismes de refus ou d'acceptation, selon que ce qu'il apporte est accepté ou non par la communauté elle-même en mouvement. Mais aussi, dans le milieu dans lequel cette dernière vit, lui-même étant également sujet à des changements. Largement fondés sur l'expérience personnelle, ces savoirs sont souvent agglutinatifs et flexibles [1].

Les savoirs naturalistes locaux ne sont autres que les savoirs et savoir-faire populaires appliqués au développement : « L'expression savoirs naturalistes locaux paraît la moins mauvaise pour désigner ces connaissances, innovations et pratiques que les anglophones nomment souvent par *traditional ecological knowledge* (TEK) » [2]. Depuis la signature de la Convention sur la diversité biologique au « Sommet de la Terre » à Rio en 1992, les savoirs naturalistes locaux sont devenus un enjeu stratégique des politiques de développement durable : « Ces savoirs ont été investis d'un rôle décisif dans la protection de la biodiversité et dans l'instauration d'un marché des ressources génétiques. Ils ont été pour cela requalifiés comme patrimoine culturel à respecter, information à protéger ou encore marchandise à valoriser pour une nouvelle économie de la connaissance » [3].

Les différents types de savoirs ne sont pas distribués de la même manière entre différentes communautés partageant parfois le même espace ni au sein d'une communauté, l'accès aux savoirs, les objectifs, les intérêts et les comportements variant selon les individus. Outre les avoir inventoriés, on a peu questionné le changement des, ou dans, les savoirs naturalistes locaux. Pour cela, des approches comparatives interculturelles mais aussi intraculturelles sont nécessaires pour avoir une meilleure compréhension des relations dynamiques entre les hommes et leur environnement [4]. Ces genres d'études ont rarement été réalisés. Dernièrement, la thèse de Catherine Sabinot sur les activités littorales au Gabon a porté sur cette question [5].

Au-delà des considérations théoriques et des nouvelles pistes de recherche, des études portant sur la dynamique des savoirs naturalistes locaux peuvent contribuer à formuler de nouvelles lignes directrices et pratiques pour la mise en œuvre de politiques de gestion environnementale et de projets de développement mieux adaptés aux contextes sociaux et naturels pour lesquels ils sont destinés. Mais aussi, elles pourraient permettre une meilleure articulation entre ces savoirs et les savoirs scientifiques en les rendant opérationnels [4].

À l'origine chasseurs-cueilleurs semi-nomades, les Pygmées Batwa du territoire de Bikoro vivent aujourd'hui dans des villages en bordure de route où ils cohabitent avec des groupes ethniques non-pygmées bantou (Ekonda, Ntomba, Nkundo, appelés également Elanga). Ce groupe pygmée atypique car sédentaire depuis relativement longtemps et pratiquant désormais une agriculture comparable à celle des agriculteurs non-pygmées auprès desquels ils ont appris à cultiver [4]. Ce cas des Batwa offre un cadre intéressant pour l'étude de la dynamique des savoirs naturalistes locaux. La sédentarisation des Batwa dans des villages en bordure de route, suppose une inscription dans l'espace différente de celle de la vie semi-nomade en forêt. L'agriculture telle qu'ils la pratiquent aujourd'hui et l'importance de ses produits dans la consommation quotidienne a dû également produire des changements dans la perception des Batwa vis-à-vis des autres activités de subsistance et des différents milieux [6].

Cette étude de cas a pour objectif d'évaluer l'importance relative de différents milieux (forêt, rivière, plantation, jachère, ville et village) et des catégories d'usage et activités (pêche, chasse, pharmacopée, construction, rituel, alimentation, outils et bois de feu). L'intérêt de cette étude est de fournir en peu de temps un diagnostic global qui rende compte des priorités et de ce qui est important du point de vue des habitants Batwa du territoire de Bikoro. Les milieux et les activités/catégories d'usage ont été choisis suite aux observations de terrain, et en adaptant à notre contexte la liste élaborée par Sabinot [5]. Ils regroupent les différents endroits où s'exercent notamment les activités de subsistance et différentes catégories d'usage pour lesquelles les ressources sont employées, qu'elles soient à caractère alimentaire, technique ou social.

Cette étude se réalise dans un contexte du changement de mode de subsistance des Batwa, à savoir, le passage d'un mode de vie basé sur la chasse-cueillette à celui d'une combinaison d'activités où l'agriculture prédomine [4]. L'adoption de l'agriculture par les Batwa est ici considérée comme un évènement qui permettra de questionner la dynamique des systèmes des valeurs: de quelle façon ces derniers évoluent. La pratique de l'agriculture par les Batwa, à l'origine chasseurs-cueilleurs, a supposé l'acquisition d'un savoir et de pratiques auprès de leurs voisins agriculteurs non-pygmées. Elle est susceptible, par ailleurs, d'impliquer une diminution de l'usage des plantes sauvages liées à la collecte. Cela soulève certaines questions auxquelles on tentera de répondre. Dès lors, les Batwa ont-ils aujourd'hui les mêmes perceptions des milieux et des activités ? Y a-t-il gain de valeur agricole au détriment d'une perte de savoir et de techniques liés aux plantes de collecte ? Les Batwa accordent-ils toujours plus d'importance à la forêt que leurs voisins non-pygmées ?

L'analyse des résultats de ce travail permettra d'avoir un aperçu général de la valeur qu'ont les espaces dont ils tirent les ressources nécessaires à leur subsistance. Et en outre, de déceler, entre autres, si parmi les Batwa, d'autres lieux, d'autres usages ont acquis plus d'importance que les activités dites traditionnelles, suite à la sédentarisation.

2 MATÉRIEL ET MÉTHODES

2.1 APERÇU SUR LE TERRITOIRE DE BIKORO

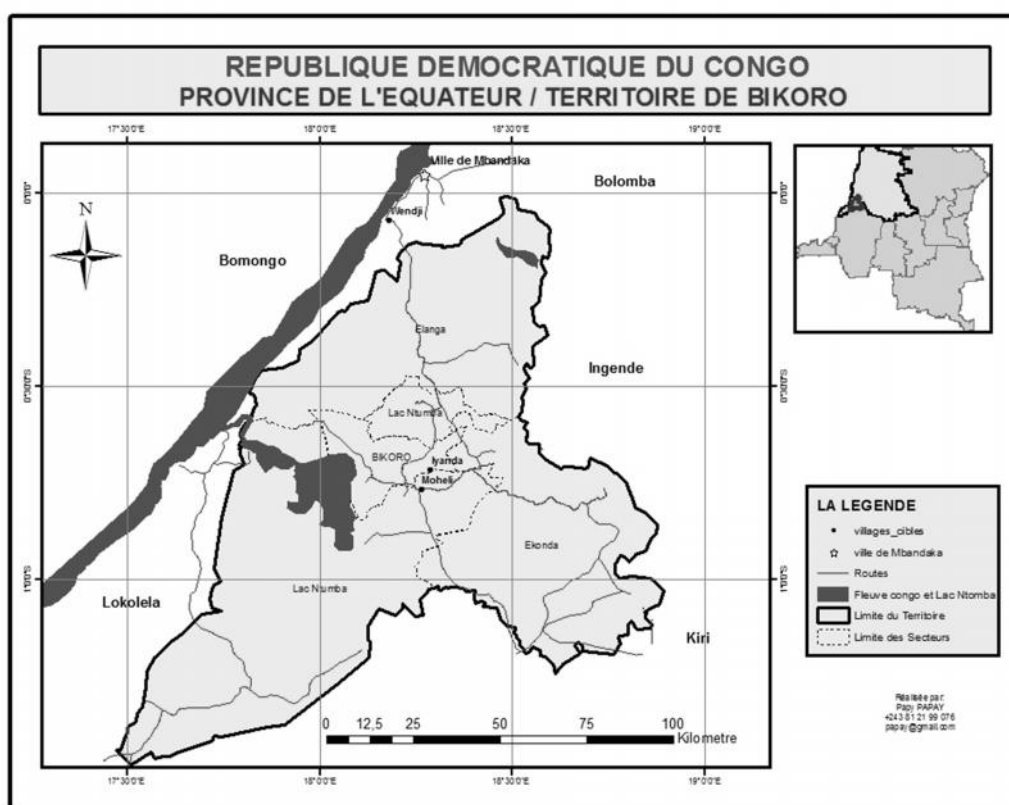


Fig. 1. Carte du territoire de Bikoro (réalisée par Papy Mpayi et Benjamin Mandjo)

Situé en République Démocratique du Congo, le Territoire de Bikoro se retrouve dans la Province de l'Equateur. D'une superficie de 13.842 km², le territoire de Bikoro fait partie de 8 territoires qui constituent le district de l'Equateur (territoire urbain de la ville de Mbandaka, Makanza, Lokolela, Ingende, Bomongo, Bolomba, et Basankusu). Le territoire de Bikoro est divisé en 3 secteurs, comme la figure 1 ci-dessus le montre:

- Lac Ntomba, avec 8 groupements et 88 villages ;
- Elanga, avec 3 groupements et 83 villages ;
- Ekonda, avec 6 groupements et 116 villages.

Le Territoire de Bikoro est borné au Nord-Est par les Nkundo (Nge'ea Ntando) ; au Sud par les Bolia, à l'Est par les Ekonda et à l'Ouest par les Mpama et les Sakanyi. Sa population est estimée aujourd'hui à près de 244 000 habitants [7].

Ce territoire « fut créé en 1947 par Arrêté du Régent du 1er juillet 1947 sur l'organisation administratives de la colonie, et agrandie en majeure partie de l'ancien territoire de Coquilhatville par ordonnance 21/399 du 29 septembre 1958 [8].

2.2 DIFFERENTS GROUPES ETHNOLINGUISTIQUES DANS LE TERRITOIRE DE BIKORO

On note que le Territoire de Bikoro est divisé en deux grands castes : il y a d'un côté, les bantou et de l'autre les pygmées (Batwa), moins nombreux que les premiers. Notre contrée d'étude, est composée de trois groupes bantous : les Ntomba, les Ekonda et les Nkundo.

Les Nkundo de Bikoro appelés également les Elanga sont divisés en deux groupes: les Inzolo, pêcheurs et les Bafidji, agriculteurs [9]. Les Nkundo constituent le groupe le moins peuplé du Territoire de Bikoro. Et contrairement aux Ntomba et aux Ekonda qui occupent respectivement 5.507 km² et 3.845 km², les Nkundo en occupant que 3.198 km² [10].

Les Pygmées Batwa, moins nombreux dans le Territoire de Bikoro que les Bantou. Il y a lieu de signaler qu'ils sont distincts des nègres non seulement par l'aspect physique mais aussi par leurs modes de vie et leurs civilisations » [10]. Les Batwa du Territoire de Bikoro sont au même titre que les Batwa du Kivu et du Kasai, ils appartiennent aux pygmoïdes. Leur taille moyenne est inférieure à celle des Nègres bantous mais supérieure à celle des pygmées [11].

2.3 MÉTHODES

Pour appréhender l'actuel système de valeurs des Batwa au regard de celui de leurs voisins non-pygénées, on appliqué ici la Méthode de Distribution de Cailloux (MDC), méthodologie développée par le CIFOR [12]. Dans le cadre du CIFOR (*Center of international foresterie*), son objectif est d'aider à déterminer ce qui est important aux yeux des communautés locales et pourquoi, ainsi que d'être un moyen de mieux faire valoir les préférences locales dans les processus de prise de décision concernant la conservation des forêts et l'usage des terres. Pour ce faire, on a mené, au sein des villages Iyanda et Moheli, du Secteur Lac Ntomba, dans le territoire de Bikoro, des études fournissant dans un temps limité un diagnostic de la gestion des ressources naturelles.

On a gardé le principe initial de cette méthode sans pour autant l'appliquer *stricto sensu*. Les entretiens furent collectifs. Chaque groupe ci-dessous a été représenté par cinq personnes.

Groupes d'informateurs : femmes batwa d'Iyanda ; hommes batwa d'Iyanda ; femmes non-pygénées d'Iyanda ; hommes non-pygénées d'Iyanda ; femmes batwa de Moheli ; hommes batwa de Moheli ; femmes non-pygénées de Moheli et hommes non-pygénées de Moheli.

Le nom de chaque milieu (forêt, rivière, plantation, jachère, ville et village) et de chaque catégorie d'usage ou activité (pêche, chasse, pharmacopée, construction, rituel, alimentation, outils et bois de feu) était écrit sur une fiche.

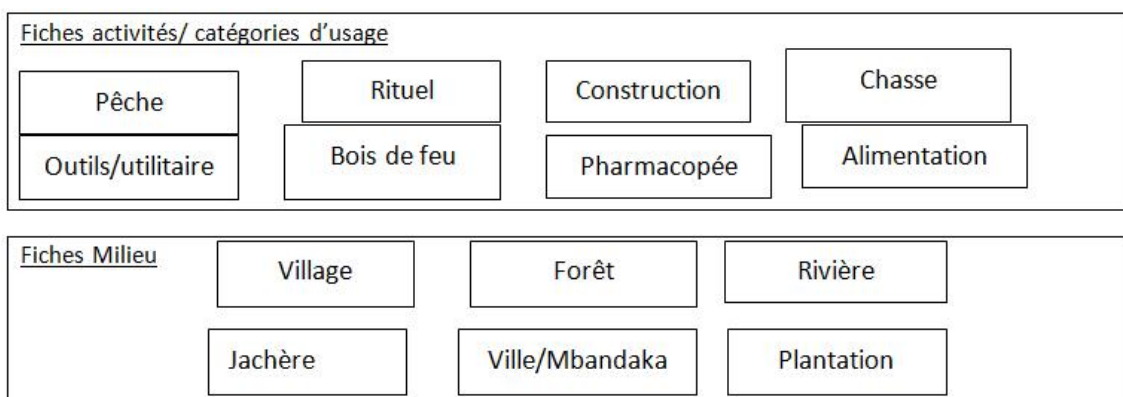


Fig. 2. Fiches utilisées selon les catégories d'usage

Dans la méthode d'origine, il est demandé aux participants de distribuer 100 cailloux selon l'importance accordée à chaque élément déterminé. On a procédé de façon différente en leur demandant de classer chaque fiche en trois étapes :

1. classer les fiches correspondant aux catégories d'usage/ activité par ordre d'importance, du plus important au moins important ;
2. classer les fiches correspondant aux milieux par ordre d'importance, du plus important au moins important et ;
3. classer les fiches correspondant aux milieux, du plus important au moins important, pour exercer chaque catégorie d'usage/ activité.

L'objectif de l'exercice, chaque fiche et la procédure furent expliqués au préalable à chaque groupe. On précisait également que si l'un des éléments n'était pas important il pouvait être mis de côté et que deux éléments pouvaient également être *ex æquo*, les considérant ainsi comme ayant la même importance relative.

Pour chaque étape, les informateurs se concertaient puis livraient le classement. Une fois celui-ci établi, on le reprenait tous ensemble en indiquant bien ce que cette position hiérarchique sous-entendait, en expliquant ce que le classement signifiait. À savoir que si tel usage était mis en premier il était plus important que tous les suivants, et ainsi de suite jusqu'à arriver au dernier qui était considéré comme le moins important de tous, comparé au reste des éléments du classement. Si les informateurs souhaitaient modifier l'ordre, on le faisait puis, avant de finaliser, on reprenait l'explication du classement.

3 RÉSULTATS

Etant donné qu'on ne peut détailler tout ce que les entretiens révèlent, notamment en se reposant sur les nombreux commentaires qui ont surgi durant l'exercice, ce qui suit n'est qu'une synthèse de l'information collectée grâce à la Méthode des Cailloux.

Les trois catégories d'usage considérées comme étant les plus importantes sont l'alimentation, la construction et la pharmacopée. Se nourrir, avoir sa maison et pouvoir se soigner sont donc les éléments primordiaux. Ensuite, la distribution varie selon les groupes d'informateurs. La moins importante est pour tout le monde la catégorie « rituel » ou « cérémonies ». Leur caractère ponctuel dans l'année semble expliquer ceci outre le fait que nombre de cérémonies célébrées auparavant ont très rarement lieu aujourd'hui comme on a déjà pu la précédente étude sur la dynamique des savoirs naturalistes chez les Batwa.

Quant aux milieux, la forêt (*ngunda*), la plantation (*elanga*), et la ville, sont les plus importantes. Remarquons que la forêt a été classée première par les Batwa d'Iyanda et de Moheli, la ville par les non-pygmées de Moheli et la forêt par les non-pygmées d'Iyanda qui classent la plantation en deuxième position. Il est intéressant de remarquer l'importance que revêtent les forêts pour les Batwa. Ces dernières sont toujours hautement valorisées car elles leur fournissent leurs principales nourritures : l'igname, les chenilles, les gibiers et les champignons. Les non-pygmées de Moheli interrogés ont une opinion différente et ont placé la ville en premier, en argumentant que faire la débrouille en ville est moins pénible que débrouiller une portion de forêt. Ils accordent beaucoup d'importance à la ville, dont ils sont les plus proches en termes de distance, contrairement aux habitants d'Iyanda (batwa et non-pygmées).

On remarque notamment l'importance que revêt le village, considéré comme le lieu de vie, la base.

Si on analyse dans le détail pour chaque catégorie d'usage les milieux considérés comme les plus importants, cela permettra d'affiner et éventuellement déceler des stratégies particulières.

La forêt est en juste titre le milieu le plus important pour les Batwa. C'est l'endroit principal où se procurer les fruits, les champignons, les chenilles, les brèdes, pour se nourrir ainsi que des écorces, les racines, les feuilles et autres ressources nécessaires pour se soigner. Les non-Pygmées de Moheli citent la ville en référence à l'hôpital qui se trouve à Mbandaka. Les habitants de Moheli ont recours aux médicaments dans les pharmacies de la ville, à l'hôpital ou au dispensaire. Pour ceux d'Iyanda ont, le plus souvent, recours à la Pharmacopée traditionnelle au village. On peut se procurer les plantes médicinales dans des lieux d'importance secondaire : au village (herbes qui poussent autour et derrière les maisons), dans les plantations et dans les jachères. Lorsque la rivière est citée cela fait référence à l'eau nécessaire pour faire les purges, les lavements ou faire bouillir les écorces ou les feuilles.

La forêt est unanimement classée en première position pour la catégorie construction. C'est en forêt que sont prélevés les bois, les lianes, les feuilles nécessaires à la construction des cases au village. Les jachères sont relativement importantes également pour la construction. C'est dans les jachères que les hommes trouvent des essences aux propriétés mécaniques et aux dimensions intéressantes pour les chevrons et les traverses. La rivière arrive en deuxième position pour les hommes batwa au bord desquels ils trouvent également des essences intéressantes, notamment pour les poteaux.

Une nouvelle fois, la forêt est le milieu le plus important pour la chasse, suivie par la plantation, la jachère et la rivière. Les milieux anthropisés sont également des lieux importants pour la chasse et le piégeage. Les pièges ont pour fonction de protéger les cultures dans le cas des plantations. Les jachères sont des milieux où un certain nombre d'animaux tels que le céphalophe bleu *Cephalophus monticola* et l'athérure *Atherurus africanus* ou certains oiseaux circulent, s'abritent et se nourrissent. La rivière a souvent été citée en référence au point d'eau où les animaux s'arrêtent pour boire et tendent à se regrouper.

En ce qui concerne la pêche, la rivière et la forêt sont les plus importantes. La ville fut citée en référence aux hameçons qui sont achetés là-bas dans les commerces.

Pour les rituels, trois milieux se distinguent, le village, la forêt et la rivière.

Dans une moindre mesure la plantation et la ville sont également considérées comme étant relativement importantes. Le village est cité car c'est le lieu où se déroulent les cérémonies. La forêt est l'endroit où sont prélevées les plantes nécessaires pour élaborer les remèdes nécessaires, mais c'est également là que les cérémonies d'initiation des adolescents et de circoncision s'organisent. Par ailleurs, certains informateurs ont fait référence à la forêt car pour préparer les cérémonies, il faut abattre un certain volume de gibier pour nourrir l'assistance. La plantation est aussi citée dans ce sens. C'est elle qui fournit le maïs et le manioc nécessaires à la préparation du vin de maïs, indispensable breuvage consommé en grandes quantités lors des cérémonies.

La référence à l'alimentation avait pour objectif de voir si les informateurs citaient plus la plantation ou la forêt, en opérant ainsi une différence entre les produits de collecte et les cultures vivrières. Finalement, on remarque que la forêt est classée en première position et la plantation en deuxième par tout le monde.

Dans une moindre mesure, ils ont fait référence à la forêt pour parler du gibier. La rivière arrive globalement en troisième position. Outre les fonctions de pêche et de source d'eau à boire, certains informateurs l'ont également citée par rapport au rouissage du manioc. L'eau de la rivière est nécessaire pour faire rouillir le manioc et ainsi produire les cossettes de manioc (*fufu* ou *ntuka*). On remarque aussi que, globalement, peu d'importance est accordée à la ville et au village pour l'alimentation malgré la présence des petites boutiques, des poules, porcs, moutons et chèvres qui en fait sont rarement consommés. Ils sont le plus souvent vendus ou font l'objet de dotes ou dons lors des cérémonies.

La catégorie utilitaire supposait que les informateurs citent les endroits qu'ils considéraient comme importants pour se procurer des outils, ou les matériaux nécessaires pour les fabriquer. La ville est le lieu qui est le plus important pour tous les informateurs. C'est en ville que l'on se procure les machettes mais aussi limes pour affûter les machettes et les haches, les clous pour la construction des maisons et la fabrication des meubles. La forêt est citée en deuxième position en faisant référence aux matériaux nécessaires pour faire les manches des houes ou des sagaies par exemple. Le village n'est pas cité en tant que lieu pour acquérir, mais comme le lieu où se gardent les outils à l'intérieur des maisons.

La forêt, la plantation et dans une moindre mesure la jachère sont les endroits les plus importants pour l'acquisition de bois de feu. Le bois prélevé dans les plantations est le bois mort et calciné qui résulte de l'abattage et du brûlis. Lorsque le village est cité, c'est pour faire référence au bois mort qui se trouve non loin des maisons.

4 DISCUSSIONS

Il est intéressant de voir que les Batwa et les non-pygmées des deux villages accordent relativement la même importance aux activités et aux milieux qui leur sont liés et qu'il n'y a pas de différence notable entre les hommes et les femmes [13]. La forêt environnante est le support de vie de ces communautés, grâce à laquelle ils arrivent à subvenir à leurs besoins, soit en la transformant en plantation, soit en y prélevant ses ressources pour les utiliser directement ou pour les vendre. Les Batwa et les non-pygmées accordent plus d'importance aux plantations en ce qui concerne l'alimentation et opposent eux-mêmes le monde du village à celui de la forêt.

Le manioc est dorénavant le principal aliment de base des Batwa, en termes de quantité mais aussi d'un point de vue des représentations. Le manioc est l'aliment le plus important [14]. « La viande accompagne le manioc. Si tu n'as pas le manioc, tu ne peux pas vivre », disent-ils.

Le manioc est consommé à tous les repas, seul ou parfois accompagné de feuilles de manioc quand le poisson ou la viande viennent à manquer (la « faim de viande *ndjilo*»). Il est également transporté lors des sorties en forêt en *chikwangué* ou en cossettes, *fufu* [15].

Ainsi la sédentarisation et la pratique de l'agriculture ont eu comme conséquence un changement de valeur concernant les choix alimentaires, le manioc détrônant les produits de collecte. On peut également ajouter qu'elles supposent une nouvelle relation au milieu de la part des Batwa.

Il y a une dichotomie entre village et forêt. Les deux sont des lieux de vie mais on n'y fait pas les mêmes choses. Le rôle principal de la forêt est de fournir les ressources nécessaires pour se nourrir, se soigner mais aussi que l'on vend pour se procurer de l'argent. La forêt c'est un ensemble de végétation et de rivières qui sont autant de lieux de pêche, de chasse aux oiseaux, de bain, de circulation, de points de repère. Les rivières procurent également l'eau à boire et son eau dans les *likputu* (cours d'eau qui sert à rouir le manioc). Ainsi, la forêt est hautement valorisée car elle est le support des activités de subsistance. Mais le terme forêt englobe ici, tant pour les Batwa que pour les non-pygmées, les plantations (*elanga/zamba*).

La plantation, née de la forêt redevient forêt après un certain temps de jachère. C'est un stade intermédiaire entre le village et la forêt à cause de son caractère anthropique. Dans ce sens, ce que l'on nomme village correspond à l'ensemble des habitations mais aussi aux anciennes terres cultivées proches des maisons. Par ailleurs, contrairement à la forêt, le village est considéré comme le lieu des palabres, des discussions alors que le « calme règne en forêt ».

Bien qu'il apparaisse que le village est le lieu où l'on vit et la forêt le lieu où l'on se procure les ressources naturelles pour subvenir à ses besoins, qu'elles soient sauvages ou cultivées dans la plantation, le campement de plantation semble être un intermédiaire entre la forêt et le village, plus que les campements de pêche et de chasse car ces derniers durent moins longtemps. Nombreux sont les Batwa et les non-pygmées qui séjournent de nombreuses semaines, voire des mois dans ces campements lors des grands travaux champêtres (débrousser, planter, sarcler), pour éviter les allers-retours incessants entre la plantation et le village. Ces campements, formés par un couple ou plusieurs couples apparentés avec les enfants en bas âge, reproduisent la vie du village. Mais bien que temporaire, le campement, tout comme la plantation, inscrit sa marque dans l'espace, celui-ci est transformé par l'homme. Le campement est un moment de socialisation dans un milieu perçu comme sauvage. On y fait les mêmes choses qu'au village mais aussi d'autres activités que l'on n'y fait pas, comme raconter des contes.

Mais le village est l'espace où l'on vit en commun, avec les autres, où l'on échange les uns avec les autres, où sont célébrées les cérémonies, moments qui rassemblent les habitants.

La ville est un espace différencié, synonyme d'argent avec ses commerces. Mais la ville est aussi un endroit d'ouverture vers l'extérieur, on s'y informe : en regardant les nouvelles à la télévision ou en écoutant la radio, en rencontrant des gens. Elle permet l'accès aux soins modernes et aux biens de consommation.

5 CONCLUSION

Les données issues de Méthode de Distribution de Cailloux utilisée pour cette étude et qui a permis d'évaluer l'importance relative des activités et des milieux ne prennent sens que parce qu'elles sont étayées par les données qualitatives, issues de l'observation sur le terrain. Une analyse quantitative permettra de valider des hypothèses, d'aller au-delà des discours et de donner du poids aux observations. Même si parfois les données quantitatives sont sous-estimées et considérées le plus souvent comme étant trop subjectives par d'autres disciplines. Elles permettent également d'établir des comparaisons à différentes échelles à partir de la même base, du même corpus de données. Elles donnent un nouvel éclairage ou parfois confirment l'information que l'analyse qualitative avait révélée. Cependant, la quantification ne doit pas être vue comme une fin en soi, mais plutôt comme un moyen d'aborder des questions ethnoécologiques particulières.

On constate l'importance qu'ont acquise la plantation et le manioc dans le système de valeurs des Batwa. Aujourd'hui, après une sédentarisation relativement ancienne de trois-quarts de siècle et une cohabitation longue avec les non-pygmées, leurs priorités sont dorénavant plus tournées vers l'agriculture. Les perceptions liées à la forêt se voient remodelées, en opérant une dichotomie entre le monde du village et celui de la forêt.

Alors qu'à première vue la pratique de l'agriculture est susceptible d'impliquer une diminution de l'usage des plantes sauvages collectées, de cela la valeur accordée aux forêts, on constate que les forêts tiennent encore aujourd'hui une place importante dans la vie quotidienne des Batwa. Mais aussi dans celle de leurs voisins non-pygmées. Et cela, notamment pour l'alimentation : les champignons et les fruits sont des compléments de nourriture non négligeables, qui permettent un régime alimentaire plus varié selon les saisons. Les forêts tiennent également une place importante pour subvenir aux conditions matérielles d'existence : le bois pour la construction des maisons, pour préparer les aliments et se chauffer, pour fabriquer les outils nécessaires aux préparations culinaires et à la chasse, pour transporter (vannerie). Dans le domaine

thérapeutique l'efficacité des plantes permet de pallier au recours aux médicaments chimiques qui sont difficilement accessibles par manque de moyens financiers.

REFERENCES

- [1] Olivier De Sardan, J. P., *Anthropologie et développement. Essai en socioanthropologie du changement social*. Karthala, Paris, 1995.
- [2] L. Bérard, M. Cegarra, M. Djama, S. Louafi, P. Marchenay, B. Roussel et F. Verdeaux, « Savoirs et savoir-faire naturalistes locaux: l'originalité française ». *VertigO*, vol 6, n° 1, pp. 1-12, 2005.
- [3] Pinton, F., Grenand, P., *Savoirs traditionnels, populations locales et ressources globalisées*, In : C. Aubertin, F. Pinton, and V. Boisvert (eds.), *Les marchés de la biodiversité*. Paris : IRD, pp. 165-263, 2007.
- [4] B. L. Mandjo, J. Paulus, and D. E. Musibono, « Dynamique des savoirs naturalistes des Pygmées Batwa de la région du Lac Tumba face au changement de leur mode de subsistance ». *International Journal of Innovation and Applied Studies* (in press), 2015.
- [5] Sabinot, C., *Dynamique des savoirs et des savoir-faire dans un contexte pluriculturel. Étude comparative des activités littorales au Gabon*. Thèse de 3ème cycle, Muséum national d'histoire naturelle de Paris, 2008.
- [6] Zent, S., *Acculturation and ethnobotanical knowledge loss among the Piara of Venezuela*, In: L. Maffi (ed.), on biocultural diversity: linking language, knowledge and the environment. Washington et Londres : Smithsonian Institute Press, pp. 190-211, 2001.
- [7] Ministère du Plan, République Démocratique du Congo. *Document de stratégie de croissance et la réduction de la pauvreté de deuxième génération (DSCR 2)*, 2012.
- [8] B. Ibongo, *Le sens et le rôle éducatif des contes chez les NTOMBA de l'Equateur*. Faculté de Psychologie et Sciences de l'Education, Université de Kisangani (UNIKIS), Kisangani, 1990.
- [9] Mamet, M., *La langue Ntomba telle qu'elle est parlée au Lac TUMBA et dans la région avoisinante (Afrique centrale)*, Tervuren, 1955.
- [10] Elshout, P. *Les Batwa des Ekonda*. Archives d'ethnographie n° 6, Musée Royal d'Afrique Centrale, Tervuren, 1963.
- [11] Van Everbroeck, N., *Ekond'e Mpuetela: Histoire, croyances, organisation clanique, politique, sociale des Ekonda et de leurs Batoa*. Tervuren, Musée de l'Afrique centrale, 1974.
- [12] Sheil, D., Puri, R. K., Basuki, I., Van Heist, M., Wan, M., Liswanti, N., Samsedin, I., Sidiyasa, K., Permana, E., Mangipo Angi, E., Gatzweiler, F., Johnson, B., and Wijaya, A., *À la découverte de la biodiversité, de l'environnement et des perspectives des populations locales dans les paysages forestiers. Méthodes pour une étude pluridisciplinaire du paysage*. Jakarta : CIFOR, 2004.
- [13] Pagezy, H., *Importance des ressources naturelles dans l'alimentation du jeune enfant en forêt tropical inondée (Zaïre)*, In: C. M. Hladik, A. Hladik, H. Pagezy, F. Linares, J.A. Koppert, and A. Froment (eds.), *L'alimentation en forêt tropicale. Interactions bioculturelles et perspectives de développement*, vol.1. Paris: UNESCO, pp. 569 – 588, 1996.
- [14] Sato, H., *Subsistence activity of the boyela : use and cultivation of cassava*,. In: J. Itani, and T. Yoneyama (eds.), *studies of African culture*. Tokyo: Academia Shupan, p. 671-697, 1984.
- [15] Mandjo, B.L. *Biodiversité, Alimentation et Santé chez les Pygmées Batwa de la région du Lac Tumba en République Démocratique du Congo*. Mémoire de DEA en Gestion des Ressources Naturelles, Université de Kinshasa, 2010.